

L'Aristoloche

Journal instructif et satirique paraissant quand il veut

n° 35

Rédacteur : Pierre de Laubier – Abonnement : pierredelaubier.e-monsite.com

30 sept. 2016

« J'ai longtemps cherché le moyen de me faire haïr de mes contemporains. » — LEON BLOY.

Au régime sans celte

Le débat fait rage. Les Gaulois sont-ils nos ancêtres ? Et si oui, a-t-on le droit de le dire ? De doctes savants se penchent sur la question, et des ignorants non moins doctes leur répondent. Quant à *l'Aristoloche*, qui se réclame à la fois des ignorants et des savants, il enquête.

Quand le président Kennedy proclamait : « *Ich bin ein Berliner* », ou quand Flaubert affirmait : « Madame Bovary, c'est moi », ils ne s'attendaient pas qu'on prît leurs paroles au pied de la lettre. De même, j'ai longtemps cru que l'expression « nos ancêtres les Gaulois » était purement rhétorique, ou métaphorique. Mais, puisque le débat est ouvert, posons la question : les Gaulois sont-ils nos ancêtres ?

La France tout entière appartenait à la Gaule, y compris la Bretagne, la Savoie, l'Alsace, et la Gaule s'étendait sur toute la rive gauche du Rhin. Pour nier que les Gaulois sont les ancêtres des habitants actuels de ce pays, il faudrait prouver que ceux qui les ont précédés ont été, en tout ou partie, remplacés par d'autres. Si l'on en croit le démographe Dupâquier, les habitants de la Gaule étaient les descendants de peuples plus anciens qui occupaient cette contrée, eux-mêmes subjugués par les Gaulois. Mais quand on lui demandait à quoi ressemblait un Gaulois, Dumézil répondait : « Regardez-moi. »

En effet, les envahisseurs successifs ont pris le pouvoir les armes à la main, mais en petit nombre. Et comme ceux qui portaient les armes étaient des hommes, ils ont pris femme sur place. L'ancienne théorie (fumeuse) qui voulait que les nobles fussent les descendants des Francs, et les roturiers, des Gaulois, va dans le même sens.

Mais si les Gaulois sont nos pères, nous avons été de mauvais fils. Car, en dehors du goût du

bien boire, du bien manger et de la bonne querelle qu'on leur attribue, ils n'ont laissé dans le vocabulaire que quelques centaines de mots, et



pas des plus courants. Le plus frappant est la disparition de leurs noms. Les prénoms, notamment, ont trois origines : biblique, germanique ou gréco-latine – le tout fondu dans le calendrier chrétien. Depuis des siècles, on s'appelle Jean ou Marie, Charles ou Berthe, Hercule ou Apolline, et jamais Vercingétorix.

Certains semblent croire que « nos ancêtres les Gaulois » est un des articles immémoriaux du

catéchisme national. Or les historiens d'autrefois auraient été bien étonnés de l'entendre. Dans la préface à ses *Eléments de l'histoire de France*, parus en 1770, l'abbé Millot fait remarquer que « l'histoire de France est presque inconnue de ceux dont l'oisiveté se repaît de romans et de lectures frivoles ». Pour combler cette ignorance, il ne consacre pourtant pas plus de quelques lignes aux Gaulois ou plutôt à la Gaule : « Les Gaules, comprenant tout le pays entre le Rhin, les deux mers, les Alpes et les Pyrénées, étaient devenues, depuis la conquête de Jules César, une province de l'empire romain. » On n'en saura pas plus, et c'est avec Clovis qu'il commence son ouvrage. Deux ans plus tôt, le président Hénault faisait de même dans son *Nouvel Abrégé chronologique de l'histoire de France*, et cette fois sans la moindre allusion aux Gaulois ni à la Gaule.

Une grande incertitude

Dans l'*Histoire de la France et de ses institutions* de MM. Rogié et Despiques, parue en 1931 et destinée aux cours supérieurs et complémentaires, il est bien question de la Gaule, mais seulement à l'occasion de sa conquête par César. Et pas dans les termes les plus flatteurs : ils « vivaient en barbares dans de misérables huttes de torchis dépourvues de mobilier », « se nourrissaient de mets grossiers et buvaient avec excès », « avaient une religion faite de superstitions ridicules ». Ça ne respire pas la piété filiale !

Ce n'est qu'au XIX^e siècle que les historiens s'intéressèrent aux Gaulois autrement qu'en tant qu'adversaires des Romains. Pas étonnant : l'histoire est surtout instructive quand elle raconte la naissance de mœurs ou d'institutions qui existent encore, ou d'ancêtres dans lesquels on se reconnaît. Or, nos institutions ne doivent rien aux Gaulois. On cherche aussi en vain une tragédie de Corneille, de Racine (ou même de cet hurluberlu de Voltaire) qui mette en scène Vercingétorix ni aucun de ses cousins, même éloigné. Le parc de Versailles, encombré de représentations musculeuses de dieux et de héros, n'a pas fait la plus petite place à ce chef gaulois.

La statue qu'on lui a érigée à Clermont-Ferrand montre avec exactitude à quoi Vercingétorix ne ressemblait pas. Le site de Gergovie reste introuvable, mais le parc archéologique d'Alise-Sainte-Reine occupe l'endroit précis où le siège d'Alésia n'a pas pu avoir lieu. Les objets qu'on a trouvés là, conservés au musée de Saint-Germain-en-Laye, furent datés, pour les besoins de la cause, de l'époque républicaine. Et le dessinateur des aventures d'Astérix s'en est inspiré pour

affubler ses légionnaires d'armures qui n'apparaissent, au mieux, que sous le règne de Tibère.

Quant à MM. Rogié et Despiques, ils auraient certes dû savoir (comme n'importe quel lecteur des *Commentaires* de César) que les Gaulois avaient édifié des villes, qu'ils étaient d'habiles artisans et connus pour leur bonne cuisine. Tout cela montre que le souvenir des Gaulois était perdu. Des Francs non plus, avant leur ralliement à la civilisation latine et leur conversion au christianisme, on ne sait pas grand'chose. Mais, en la matière, l'exactitude historique importe peu.

Si, après des siècles d'oubli, on a fait de l'époque gauloise le premier chapitre de l'histoire de France, ce n'est toutefois pas sans raisons. Faire partir l'histoire de France de Clovis, c'est induire que le chapitre précédent se passait non pas dans les montagnes d'Auvergne, mais le long du Tibre. Les institutions fondées par les Mérovingiens, puis les Carolingiens, imitaient celles de Rome et cherchaient à en perpétuer la civilisation. Tous les autres souverains d'Europe ont fait de même.

L'intérêt porté aux Gaulois suit de peu la passion des romantiques pour les écrits imaginaires du barde Ossian. Et bientôt les Hongrois se réclamèrent d'Attila, et les Allemands de Thor et Odin, ce qui donna l'occasion à Wagner d'écrire des opéras dignes du Walhalla, et aux peintres de maçonner des monuments bitumineux qui font le bonheur des illustrateurs de manuels scolaires.

Replions les Gaules

Les gouvernements accablèrent ces artistes de médailles et de commandes publiques pour deux raisons. La première était d'exalter non plus ce qui faisait l'unité de l'Europe, au temps où les statues de Vénus et d'Apollon ornaient les jardins du Belvédère comme ceux de Versailles, mais ce qui la divisait : Vercingétorix, Alaric ou Attila faisaient l'affaire. C'était une façon visionnaire de préparer la jeunesse d'Europe à patauger cinq ans durant dans la boue des tranchées. Oublier Rome, c'était ressusciter la barbarie (attribuée à ceux de la tranchée d'en face).

La seconde raison était de donner aux nations des origines antérieures au christianisme et, par conséquent, de placer le devoir patriotique (confondu avec la sujétion au gouvernement) au-dessus des scrupules de consciences que la foi chrétienne aurait pu glisser dans l'esprit des citoyens. Là aussi, c'est Rome qu'il fallait oublier.

« La culture, c'est ce qui reste quand on a tout oublié », a dit Henriot. Oui, mais ce n'est pas dans ce sens-là qu'il l'entendait. ■